

Lavandière

30-31 mai 1770

Les arches du pont Neuf résonnent des vigoureux coups de battoirs assénés par les lavandières du bateau-lavoir, immobilisé près des piles du pont. La vaste barge qui flotte sur la Seine et abrite les trois baraques en bois de la laverie n'a de bateau que le nom, affiché fièrement en lettres rouges : « Bateau-Lavoir du pont Neuf ».

Il tangué au gré des allées et venues des lavandières chargées de leurs baluchons de linge, impatientes d'en finir avec cette journée. Ce soir, leur roi Louis XV offre un feu d'artifice pour clôturer les festivités du mariage de son petit-fils, le futur Louis XVI, avec Marie-Antoinette.

Les femmes contiennent leur grogne. En leur annonçant que demain étant un jour férié, elles finiraient plus tard ce soir, le maître des lieux les a mises de mauvaise humeur. Elles passent leur colère sur les beaux draps fins de ces dames qui n'auront qu'à prendre un carrosse pour se rendre à la fête.

Mathilde ressasse sa frustration ; elle attendait avec fébrilité cette soirée qui, elle en est sûre, va lui échapper. Elle lève et abat son bras tel un automate, sa cadence ralentit, elle peine

à trouver son aise dans son inconfortable garde-genou bourré de chiffons.

Imperméable aux jérémiades et à la gouaille de ses voisines, elle n'entend pas l'appel du maître des lieux dans son dos. La femme à ses côtés la pousse du coude.

— Mathilde ! Tu dors ce matin ? Le vieux en a après toi.

Surprise, elle sursaute et se relève trop vite. La pièce de drap qu'elle battait dans les eaux courantes de la Seine lui échappe. Le linge glisse, emporté par le flux. D'un geste vif, sa voisine le rattrape. Trop tard ! L'homme a vu l'incident.

Il saisit Mathilde par le bras et la secoue sans ménagement. Son fichu se dénoue et libère son opulente chevelure rousse. Inconsciente de ce qu'elle dégage, elle le défie du regard. Irrité par ses yeux pâles qui le fixent sans expression, il monte le ton :

— Tu as vu ce que tu viens de faire ? Sans ta voisine, tu perdais un drap ! Bouge-toi, je t'ai appelée pour tordre du linge !

Renfrognée, elle s'exécute sans rien dire. Il ne s'est pas trompé en lui disant « qu'elle perdait un drap » ; il l'aurait retenu sur ses gages. La lavandière, qui l'attend pour essorer une lourde pièce, marque son impatience en battant du sabot. Elle se penche pour saisir le linge. Ses vêtements mouillés lui collent au corps, révélant ses courbes graciles. Mal à l'aise, elle sent le souffle de l'homme dans son cou. Cette journée qu'elle avait attendue avec impatience a bien mal commencé.

Elle ne craint pas le renvoi, le printemps est synonyme de grandes lessives pour les lavandières. Elles sont très sollicitées, et en cette année particulière du mariage du dauphin, tous les métiers sont mis à contribution. Alors, le bonhomme peut râler, les candidates aux lessives ne sont pas nombreuses.

Les longues journées de printemps voient souvent les lavandières travailler jusqu'à la tombée de la nuit. Ce soir,

elles seront encore à l'œuvre quand les Parisiens se masseront sur la place Louis XV.

Ce travail est éreintant. En fin de journée, elle n'est guère présentable. Échevelée, les vêtements mouillés, les mains et le visage rougis, elle ne peut pas aller à la fête sans prendre le temps de se faire belle. Elle craint aussi le courroux de son ivrogne de père qui l'attend pour le souper. Si elle tarde trop, il s'en prendra à elle. Le père Maulévrier est impatient de lui subtiliser les quelques sols gagnés pour aller les boire au café L'Image Notre-Dame, le plus près de leur logis, place de Grève.

Ce n'est pas la privation du feu d'artifice qui la contrarie le plus. C'est le secret espoir qu'elle avait de *LE* rencontrer. Elle aurait manœuvré pour se trouver sur son chemin. *LUI*, il n'a jamais remarqué cette jeune fille pétillante qui passe matin et soir devant l'atelier. Fripée le matin, souillée le soir avec ses vêtements mouillés qui pendent sur ses épaules et les cheveux défaits, elle n'a rien pour attirer le regard et marche tête baissée pour se fondre parmi les passants.

Ce soir, elle aurait revêtu ses plus beaux habits, aurait joué de sa chevelure et de ses insondables yeux délavés. Elle imaginait leur rencontre, elle lui serait apparue, surgie de nulle part, aurait tendu la main, il l'aurait saisie, et en riant, tous les deux se seraient enfuis en courant ! Rêve de jeune fille touchée par ses premiers émois amoureux... Mais ce soir sera semblable aux autres.

L'atelier qui l'attire, c'est celui de maître Chevallier, le tailleur situé à l'angle du quai de la Mégisserie et de la rue des Bourdonnais. L'innocent responsable de ses tourments, c'est Nicolas. Nicolas l'apprenti. Ce beau brun, grand aux épaules carrées, a fait naître des frémissements et des langueurs qu'elle garde secrets.

La première fois qu'elle l'a aperçu, ses jambes ont flageolé, une main a broyé son cœur. Inquiète de cet émoi nouveau, elle s'est sauvée. Nicolas était en grande discussion avec Jean-Baptiste et Louis, ses compagnons de travail. La tension entre les trois hommes était palpable. Il n'a pas remarqué cette jeune fille qui le dévorait des yeux.

Depuis, elle passe et repasse devant l'atelier, l'aperçoit penché sur son ouvrage. Son curieux regard bleu pâle de rousse n'a jamais croisé les yeux noirs frangés de longs cils.

La fille enjouée qui dissimule ses failles sous un masque de bonne humeur en a perdu le goût des choses.

Le jour a bien décliné quand elle rentre chez elle. Déprimée, elle croise sur son chemin les Parisiens qui se pressent pour rejoindre la place Louis XV, résolus à se poster au plus près du spectacle.

En passant devant la boutique du tailleur, fermée à cette heure tardive, les éclats de voix qui s'en échappent l'intriguent. Curieuse, elle s'approche et surprend le maître en discussion animée avec son épouse ; il passe sa colère sur l'établi encombré de pièces de tissus. Ils sont seuls. Un frisson désagréable remonte le long de son échine. Elle s'inquiète. *Pourvu que l'objet du courroux ne soit pas Nicolas !*

La vitre qui lui renvoie son reflet avec une mine fatiguée aux yeux cernés finit de l'attrister. L'envie d'aller à la fête l'a quittée. Sa soirée va ressembler à toutes les autres. Il est trop tard, son père va l'accueillir avec des reproches, et s'il tient sur ses jambes, il aura la main leste. Morose, elle rejoint le domicile où, il y a quatre ans, sa mère était encore parmi eux. Elle est décédée à l'aube de ses douze ans ; Mathilde a pris sa place au logis auprès du père, et surtout au bateau-lavoir.

Cette mère qui à elle seule faisait bouillir la marmite. Elle ne se rappelle pas avoir décelé la moindre velléité de travail

chez son père, mais le verbe haut et le coude levé ne lui ont jamais fait défaut. Elle ne lui a pas connu de gestes d'affection pour cette épouse qui a succombé au mal des lavandières.

Ce mal qui les décime. L'humidité et l'insalubrité les minent à petit feu. Toute la journée, quel que soit le temps, dans l'eau à mi-corps, elles trempent, tordent, frottent, battent, essorent des pièces plus lourdes qu'elles. Ce travail pénible et physique n'est pas le seul à détruire leur santé ; le linge souillé chargé de miasmes et microbes transmet les maladies. La tuberculose a emporté la maman de Mathilde.

Depuis que son regard s'est posé sur Nicolas, sa rage gronde, nourrie par un sentiment d'injustice. Elle ne peut pas réduire sa vie à se glisser dans les sabots de sa mère ! Dévouée au parasite qu'est son père, avec comme seul horizon la lessive de la *haute société*, laver ce linge de coton et de lin, trimer pour en préserver la blancheur... elle qui n'aura droit qu'à du chanvre, et encore ! Tout ça pour en mourir comme sa mère ? Non ! Puis elle n'est pas fière non plus de ce métier et de l'image de femmes aux mœurs légères qu'il véhicule.

En arrivant place de Grève, elle est très remontée. Elle marche tête baissée, d'un pas décidé, prête à en découdre avec quiconque se mettrait en travers de son chemin à cet instant. La place est calme, désertée par l'attrait du feu d'artifice. Seul un petit attroupement anime les marches de L'Image Notre-Dame. À ses pieds gît un corps.

— Mathilde !

Dans son tourment, elle n'entend pas et poursuit son chemin. Une voix d'homme crie :

— Mathilde !

Son nom, qui résonne sur cette place silencieuse, brise son élan. Elle s'arrête, découvre l'attroupement. Inutile de lui

expliquer, elle sait que ce soir son père ne donnera pas de la voix : il va gémir.

L'homme qui l'a appelée s'approche d'elle.

— Viens, on va le porter chez vous.

Avec deux gaillards costauds, ils transportent le poivrot à son domicile. Deux pièces insalubres, qu'il partage avec sa fille au rez-de-chaussée d'un immeuble.

Mathilde passe de la rage à l'accablement. Elle ne voit pas le fond de l'abîme qui l'aspire et regarde ce vieil homme allongé sur son grabat. Agité par de puissants ronflements, il est parti pour sa nuit. Rassuré, Hippolyte, l'homme qui lui a porté assistance, prend congé :

— Mathilde, n'oublie pas que je suis là. Si tu as besoin, n'hésite pas.

Elle acquiesce d'un mouvement de tête et, pensive, le regarde s'éloigner. Lui aussi doit affronter ses contradictions : brigand un jour, chevalier le lendemain, il l'attire et l'inquiète en même temps. Il est bien connu des habitants du quartier de la place de Grève, où il fait figure de chef d'un réseau de mendiants et de voleurs à la tire. Décryé par certains, encensé par d'autres, il est toujours prêt à apporter son aide à ses voisins en cas de besoin. Il a toujours été bienveillant à son égard, mais il reste un brigand.

Gamine, combien de fois ne l'a-t-elle pas espionné quand il entraînait ses troupes au combat de rue ? En cachette, elle imitait les exercices qu'il enseignait à ses hommes.

Ses espoirs de croiser Nicolas au feu d'artifice sont désormais anéantis. Et dire que sa tante, la sœur de son père, en froid avec lui, loge dans le même immeuble que celui qui a éveillé ses premiers émois de femme...

Dans l'obscurité, allongée sur sa couche de paille, les vibrations sonores qui émanent du grabat paternel ne font pas bon ménage avec ses tourments et l'empêchent de trouver le sommeil. Au petit matin, si elle n'a pas de solutions à ses problèmes, elle est déterminée à bousculer les choses et à prendre sa destinée en main.

Comme tous les lendemains de fête, ce jour est férié ; elle va le mettre à profit. Son père est encore noyé dans ses vapeurs d'alcool, mais le temps qu'il apprenne à se débrouiller seul est venu.

Elle fait sa toilette, change son jupon, revêt sa jupe et le caraco destinés aux grandes occasions, discipline ses boucles rousses, pince ses joues pour les faire rosir, humecte ses lèvres. Ses yeux pâles brillent. Alertes et enjouées, le sourire aux lèvres, elle traverse la place de Grève d'un pas dynamique.

Ses pensées agitées accompagnent ses pas, les attroupelements et le trouble qui règnent sur la place et dans les rues ne l'interpellent pas, elle n'écoute pas les conversations. C'est un lendemain de fête plus bruyant qu'un autre ; pour le mariage du dauphin, quoi de plus naturel ?

Elle va affronter sa tante, Constance Marchand, fripière. Elle n'est pas responsable des querelles de ses aînés. À cette tante qui habite au-dessus de l'atelier de maître Chevallier, elle va demander de l'aide. Pour une fois, elle ne cherche pas à attirer l'attention, et elle se présente en catimini à la porte de sa parente.

La femme qui lui ouvre affiche une grossesse de plusieurs mois. Étonnée et bien qu'un peu réticente, elle la fait entrer.

La porte se referme sur les deux femmes. Elles ignorent que leur accord et les événements de la veille vont changer bien des destinées.